

était détruit. La sympathie de M. Pierrard se changeait en indifférence. Pourquoi se serait-il intéressé à ces deux femmes, qu'il ne connaissait point, et qu'on lui présentait comme indignes ?

D'un autre côté, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, malgré l'intérêt qu'il pouvait avoir à connaître la vérité, il ne fit aucune question sur madame Duverger et sa fille.

Il avait touché à un secret de famille, il voulut le respecter.

On parla d'autre chose.

Dans la soirée, un domestique de madame Caillet se présenta chez madame Duverger. Son air dédaigneux, pour ne pas dire impertinent, était bien digne des maîtres qu'il servait. Il avait reçu des instructions et, tout fier de figurer un personnage, il ne voulait pas paraître au-dessous de la mission qui lui avait été confiée.

La malade commençait à aller mieux ; elle avait voulu se lever et elle était assise devant le feu. Adrienne travaillait près de la petite table. Elle se leva pour ouvrir au domestique et reprit aussitôt sa broderie.

Madame Duverger s'était tournée à demi du côté du visiteur ; elle n'eut pas de peine à deviner en lui un valet de bonne maison.

— Madame, vous avez écrit à M. Pierrard du Havre ?

— Oui, monsieur. Est-ce donc sa réponse que vous m'apportez ?

— Hélas ! se dit la jeune fille, cet homme ne se présente pas comme un messenger de bonne nouvelle.

— Je suis envoyé par M. Caillet, répondit le domestique.

La mère et la fille tressaillirent.

— Je dois vous dire d'abord, reprit le valet, qu'il n'y a pas de réponse à votre lettre. M. Pierrard, du Havre, a été très étonné que vous lui ayez écrit, et il ne répond jamais à certaines demandes qui lui sont adressées par des personnes qu'il ne connaît pas.

Les deux femmes échangèrent un regard plein de tristesse, puis elles baissèrent la tête.

— M. Pierrard a communiqué votre lettre à madame Caillet, poursuivit le domestique, car il est en ce moment à Paris.

— Oh ! quelle humiliation ! murmura la pauvre veuve.

Les yeux d'Adrienne se remplirent de larmes.

— Est-ce tout ce que vous avez à nous dire de la part de madame Caillet, monsieur ? demanda madame Duverger.

— Elle m'a chargé de vous remettre ceci, répondit le valet en présentant à la veuve un billet de banque de vingt-cinq francs.

— Ah ! une aumône ! fit-elle d'un ton amer, comme à un mendiant qui tend la main ! Je ne suis pas heureuse, monsieur, mais n'ayant rien demandé à madame Caillet, je n'ai rien à accepter d'elle.

Et elle cacha sa figure dans ses mains.

Le domestique ne savait plus que dire. Il passa ses doigts dans ses longs favoris et se décida à remettre le billet dans sa poche.

— Je dirai à madame Caillet que nous n'avez besoin de rien, fit-il.

Adrienne se leva.

— Vous pourrez lui dire, si vous le voulez, répliqua-t-elle, que nous manquons de tout, que demain peut-être nous n'aurons ni feu, ni pain, ni asile, mais que nous avons toujours confiance en Dieu, lorsque tout le monde nous abandonne et nous oublie. Veuillez lui dire aussi que nous lui souhaitons d'être toujours assez heureuse pour ne jamais recevoir l'affront qu'elle nous fait aujourd'hui.

Le domestique pirouetta sur ses talons et gagna la porte.

— Ah ! ma mère, ma pauvre mère ! s'écria la jeune fille en tombant à genoux près de la malade.

— Nous boirons le calice jusqu'à la lie, murmura madame Duverger.

— Tu le vois, reprit Adrienne, il faut que je travaille, que je travaille beaucoup.

Puis, joignant les mains et rejetant en arrière sa tête charmante, elle s'écria :

— Mon Dieu, conservez-moi ma mère et ne nous abandonnez pas !

IV

C'était un homme dur et peu commode, le gérant de la maison où demeurait madame Duverger. On le supplia d'accorder un délai avec promesse de payer au demi-terme ; il resta impitoyable, et le 10 janvier, il fit signifier le congé par huissier. Il est vrai qu'il ne tenait nullement à conserver sa locataire. Le logement du rez-de-chaussée lui avait été demandé, et il voulait le transformer en écurie et remise.

Après la signification vint la saisie. L'huissier chargé de l'opération mit la main sur tout ce que la loi lui permettait de prendre ; il n'oublia même pas de coucher le vieux missel sur son inventaire.

— Je vous en prie, monsieur, lui dit Adrienne, laissez-nous ce livre, auquel nous tenons beaucoup, ma mère et moi.

— Vous demandez cela trop tard, mademoiselle, c'est déjà écrit.

— En voici un autre que vous pouvez prendre à sa place.

— Impossible ; voyez, j'ai fait ajouter : avec garnitures d'argent.

— C'est un souvenir de ma grand'mère, reprit la jeune fille en s'efforçant de retenir ses larmes.

— J'aurais voulu vous être agréable, mademoiselle ; mais, je vous le répète, il est trop tard. Du reste, si vous tenez tant que cela à votre vieux livre de messe, vous n'aurez qu'à être là le jour de la vente et vous l'achèterez. Il ne sera pas vendu plus de cinq francs.

Ce n'était pas que le missel fut utile à madame Duverger et à sa fille ; elles avaient chacune leur livre de messe ; depuis bien des années, celui de la grand'mère n'était pas sorti de son étui ; elles l'avaient pieusement conservé et y tenaient seulement parce qu'il avait appartenu à madame Mazurier : le souvenir est la religion du cœur.

Le jour fixé pour la vente du pauvre mobilier arriva. La mère et la fille ne l'avaient pas attendu pour quitter le logement ; elles étaient allées cacher leur douleur rue de Seine, dans une chambre d'hôtel.